

# Stations et vacances autrefois

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 9-10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558612>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bien. Vous n'êtes pas les premiers que nous recevions. Et nous avons toujours été contents d'eux...

— Et eux, ces étrangers, est-ce qu'ils étaient contents de vous? J'osai lui poser cette question. Mais je ne compris pas sa réponse. Je sentis que je n'avais pas le droit de poser de telles questions. Et j'étais d'ailleurs très occupé à manger et à boire.

Ensuite la vieille femme nous conduisit dans un endroit où il y avait deux lits. Nous étions bientôt endormis.

Le lendemain, vers quatre heures du matin, René me réveilla. «Lève-toi vite, me dit-il, il faut qu'on se hâte. Il y a déjà une heure que je me suis levé. J'ai réussi à entrer dans la cave et à prendre quelques provisions. J'ai pris aussi quelques bouteilles. Cela nous suffira pour aujourd'hui. Tout le monde est encore en train de dormir, si tu te dépêches un petit peu dans une demi-heure nous serons déjà bien loin...»

Je me suis levé immédiatement. Et puis on s'en est allé. Nous étions déjà loin quand cette phrase m'échappa en français: «Tu sais, mon vieux, c'était une saloperie.»

— Qu'est-ce que c'est, une saloperie?»

Je le lui traduisis.

«Mais non, répondit-il, ce n'était pas une saloperie.

— Alors quoi?

— Je ne sais pas. Mais ce mot me déplait beaucoup. Il nous faudra trouver un mot incompréhensible, un mot qui n'existera qu'entre nous deux pour appeler la chose que nous venons de faire.»

Je n'avais aucune idée. Mais je me souvins de notre conversation de la veille et je lui dis:

«Ecoute, je ne peux pas créer un mot incompréhensible qui nous convienne. Mais il y a ce mot 'obéir' que nous ne comprenons pas encore. Disons désormais 'obéir' quand nous ferons une chose pareille.»

Depuis lors nous avons souvent «obéi» de la sorte.

\*

Je me suis souvenu de cette histoire ce matin, bien qu'elle se soit déjà passée voilà un an à peu près. Car, ce matin, tout à fait par hasard, j'ai lu la «Loi de l'Eclaireur» et surtout ces mots: «L'Eclaireur sait obéir.» J'ai compris tout d'un coup le vrai sens de ce mot.

Nous autres, René et moi, nous avons souvent «obéi» à notre façon. Nous avons «obéi» aux circonstances, au hasard, selon les besoins, selon les impulsions de notre âge.

Je pense maintenant qu'il faut aussi «obéir» comme les éclaireurs doivent le savoir. Parfois ce n'est pas facile. C'est aussi une chose qui doit être apprise. Et non seulement par les dictionnaires.

Mathias \*\*\*

## STATIONS ET VACANCES AUTREFOIS

PAR HENRI PERROCHON

Si dans notre pays des vacances sont actuellement largement octroyées à la plupart, il n'en fut pas toujours ainsi. Longtemps ces loisirs bienvenus furent l'apanage de privilégiés. Mais de tout temps l'attrait de la campagne et des eaux a été grand et plusieurs y cherchèrent une diversion à leur existence habituelle, un moyen de se reposer, de se détendre.

On a trouvé en maints endroits des vestiges de maisons agrestes où de riches Romains venaient passer leur été. Et l'on sait combien, dès la fin du moyen âge, apparurent en des sites idylliques, de villas de plaisance, propriétés de seigneurs puissants ou de marchands prospères. Avec la Renaissance, les séjours aux champs se teintèrent de poésie. On aimait à chanter les charmes de la vie rustique, les beautés de la nature que l'on peuplait volontiers de bergers et de bergères enrubannés, de nymphes ou de faunes échappés de la mythologie. Au XVIII<sup>e</sup>, Haller et Gessner, et surtout Jean-Jacques Rousseau créèrent une vraie mystique de la na-

ture, génératrice de santé et de force, et plus encore: source de vérité, de pureté profonde, de bonté originelle. La civilisation ne corrompt-elle pas l'homme né bon? Aller vivre dans la nature, ne serait-ce que quelques jours, devenait nécessaire pour retrouver les vertus primitives. Senancour plaçait en Valais, en Gruyère ou sur les pentes des Pléiades son paradis idéal. Car, à cette époque, la montagne entraînait en scène, si l'on peut dire ainsi.

Jusqu'alors on s'était contenté de la campagne riante, aux chemins faciles, aux bosquets verdoyants, aux auberges accueillantes, et aussi de cités entourées de leurs remparts et aux arcades fleuries. On ne négligeait pas les bains. M<sup>me</sup> de Sévigné ne partageait-elle pas ses étés, loin de Paris et de Versailles, entre sa maison des Rochers où elle fanait, recevait pour des goûters champêtres ses amies et écrivait de délicieuses lettres, et sa cure à Vichy? En Suisse, certaines stations balnéaires connurent un succès considérable. Baden, déjà connu dans l'anti-

quité, fut du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> un centre de vacances. Car non seulement les malades y affluaient, demandant à ses eaux le soulagement ou la guérison de tous les maux possibles, mais il était de bon ton pour les gens fortunés, même en excellente santé, d'y séjourner une ou deux fois l'an. On y menait vie brillante et joyeuse, pour le plus grand profit des commerçants de la ville qui vendaient aux hôtes des «Badenkram» qu'ils offraient aux amis et parents qui les avaient pourvus de «Badenschenken»...

Aux XIX<sup>e</sup> les stations de bains se multiplièrent. Elle devinrent d'ailleurs de plus en plus des stations de cure surveillées par des médecins zélés. Mais dans chaque vallon où coulait une source plus ou moins alcaline ou ferrugineuse, on vit éclore des auberges avec bains reposants, repas plantureux, chasse aux champignons dans les forêts, jeu de quilles, et les estivants y affluèrent.

Dès Rousseau, la montagne devint un lieu de vacances. Les débuts furent difficiles. Ces pics sourcilleux et recouverts de neige, plus ou moins immaculée, ces rochers stériles, ces précipices affreux déplurent à beaucoup. Certains furent déçus de découvrir des chalets d'une propreté douteuse, et des pâtres moins beaux que ceux que leur présentaient des livres d'images. Mais peu à peu on fut sensible à son pittoresque; on lui découvrit des vertus nouvelles et multiples, et des hygiénistes ne tardèrent pas à y ajouter des effets thérapeutiques.

A la suite de Tœpffer et de ses élèves on suivit les sentiers, à pied ou à dos de mulet; on cueillit rhododendrons ou gentianes. Le confort n'était pas encore établi dans chaque chalet. L'ère des palaces n'était pas instaurée, et Tartarin n'aurait pu y prêter à raillerie. Le D<sup>r</sup> Ebel, auteur d'un guide à l'usage des voyageurs, parlait ainsi des Grisons: «Quand on arrive le soir dans une localité quelconque, il faut s'informer si les habitants en sont catholiques (on le reconnaîtra ordinairement aux croix qui dominent les clochers); si c'est le cas, un voyageur bien mis ne peut que se présenter chez le curé, lequel lui fournira volontiers un repas frugal et un lit propre; en s'en allant on donne pour cela un léger pourboire à la cuisinière. Si le village est protestant, on peut aussi se présenter chez le pasteur, mais uniquement pour que celui-ci

---

#### **VOUS QUI AVEZ LE BONHEUR DE PARTIR EN VACANCES...**

**Avez-vous songé à régler avant de partir ces factures ou ces comptes arriérés? Votre fournisseur a grand besoin qu'on pense à lui. Aussi grand besoin que vous avez, vous, besoin de ces vacances.**

#### **VOUS QUI VILLEGIATUREZ DANS VOTRE CHALET OU DANS CETTE STATION...**

**Pensez-vous qu'autour de vous ces paysans, ces pêcheurs, ces artisans, ces villageois ou ces montagnards n'ont pas de vacances? Respectez leur travail, respectez leurs cultures, respectez leurs champs et leurs maisons, respectez leurs traditions et leurs coutumes.**

---

s'emploie à vous procurer l'hospitalité dans la maison la plus convenable. La pauvreté du traitement, l'état délabré de la cure, la postérité souvent nombreuse des pasteurs empêchent plus d'un homme complaisant et charitable d'exercer les nobles devoirs de l'hospitalité.»

Et l'on vit peu à peu se construire pensions ou hôtels. Des routes étaient ouvertes, et certaines eurent un succès énorme. En été 1871, celle du Brünig ne cessa pas d'être suivie par des caravanes ininterrompues de véhicules. La Poste du Gothard transporta jusqu'à 50 000 voyageurs en un seul été. Sans doute les frais étaient élevés: on comptait pour une pension un minimum de 8 à 9 francs qui valaient davantage que les nôtres. Et l'on se plaignait déjà des pourboires à donner. L'établissement des chemins de fer devaient accroître encore le trafic et augmenter le nombre des stations de vacances.

Le Lac Léman, le Valais, le Jura et ses lacs, Zurich et les environs du lac des Quatre-Cantons furent les premières régions où les hôtes aimaient à chercher délassément et air pur. Vers 1780 l'Oberland bernois devenait à la mode. Puis les sommets eux-mêmes furent dotés d'hôtels: en 1816 le Rigi Kulm qui eut en 1827 plus de 1500 touristes, le Faulhorn, le Pilate... Vers la fin du siècle, de vraies «villes» apparaissent: Gstaad, Adelboden, Grindelwald, Engelberg, Davos, Arosa, et tant d'autres. Les sports d'hiver devaient leur fournir, en se développant, un attrait de plus. Interlaken, Lucerne, Montreux étaient promus au rang de métropoles. Et dans de nombreux villages, sous tous les climats et devant des sites les plus divers, s'ouvraient de modestes pensions de famille. Des chalets trouvaient locataires. Les plus endurcis estivants s'essayaient à dormir dans une meule de foin ou à l'abri d'un sapin, mais les habitants voyaient d'un mauvais œil de tels originaux.

Nées d'un besoin de changement, de contraste, de dépaysement, de repos aussi, les vacances à la campagne, aux eaux ou à la montagne ont subi au cours des années des transformations. Leur origine est lointaine. Mais, avec la complication et le surmenage de nos existences, elles ont pris une extension longtemps inconnue; elles sont devenues une nécessité pour beaucoup.